

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

REVUE DU TIERS-ORDRE

ET DE LA

TERRE SAINTE.

MERCI.

Dans le numéro de Juin, en vous annonçant notre départ pour la France, nous sollicitons, chers Lecteurs, vos prières afin que N. S. nous accordât un bon voyage et un prompt retour. L'un et l'autre nous ont été accordés. Après Dieu nous vous en sommes redevables et bien cordialement nous disons *merci* à tous ceux qui ont prié pour nous. Veuillez nous continuer encore le secours de vos prières afin que le bien que nous désirons vous faire se réalise à l'heure providentielle.

Je viens de nommer le No. de juin de notre *Revue*. Il devait vous arriver plutôt que d'habitude, selon notre promesse ; en réalité il est arrivé beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire ; celui de juillet l'a imité . . . La cause de ce retard tout à fait contre notre volonté vous a été donnée. Vous l'avez acceptée, et je suis persuadé que vous ne vous êtes pas troublés pour cela, que vous ne nous avez pas accusés de négligence. *Merci* encore pour cette marque de confiance ; toujours nous ferons le possible pour rester fidèles à nos engagements.

La *Revue* vous a fait en Juin sa confession, vous prévenant que dans sa hâte à vous accourir, malgré les retards apportés dans la confection de sa nouvelle toilette, elle n'avait pu assez consulter son miroir.

Elle avait bien raison ; à mon retour de France je l'examinai des pieds à la tête—ce que je n'avais pu faire avant mon départ, son vêtement n'étant encore que commencé—et je vis bientôt parci par là des défauts qui méritent correction. Vous avez pu corriger vous-mêmes plusieurs de ces fautes, parce qu'elles étaient légères ; en voici une que je dois corriger moi-même. A la page 190, ligne 36e, au lieu de "Eieu (c'est-à-dire en apparence)" lisez : "*Dieu (c'est-à-dire en réalité) et devant les hommes (c'est-à-dire en apparence)*". Deux lignes plus bas, au lieu de lire : "sans la direction . . ." lisez *sous* la direction de Pierre."—*Merci* encore pour la peine que vous prenez de faire ces corrections.

Le présent numéro de la *Revue* s'est efforcé d'arriver plus tôt que les deux précédents et dans un costume un peu plus soigné. A cet effet nous sommes procuré en France quelques modestes parures qui lui ouvriront plus facilement le chemin de vos cœurs et vous disposeront à profiter de ses leçons. Dieu en revêtant toutes ses œuvres d'une partie de son infinie beauté ne nous **donne-t-il pas un exemple à imiter ?**

Malheureusement les pauvres filles ne peuvent pas faire les grandes dames. Pour se vêtir honnêtement elles sont réduites à travailler, quelquefois même à tendre la main. Mademoiselle notre Revue travaille donc de son mieux pour gagner le strict nécessaire ; elle ne refuse pas non plus l'aumône qu'on lui adresse. Ce n'est pas qu'elle veuille se parer par vanité ; non, elle sait que cela ne convient pas ; elle voudrait seulement se montrer à vous plus décemment afin de vous réjouir, récréer et édifier davantage. Elle prie donc avec humilité et confiance les Dames et les Demoiselles plus fortunées qu'elle de lui adresser de temps à autre, chez Madame la gérante, 3585 rue Notre Dame, Montréal, une petite part de la somme assez élevée qu'elles consacrent tous les ans à se procurer plusieurs toilettes nouvelles. Quelques piastres puisées, dans la bourse destinée souvent à contenter l'amour-propre et consacrées, au contraire, à subvenir aux nécessités d'une pauvrete, qui en retour fera du bien, ne seront pas véritablement un sacrifice pour les Dames et Demoiselles riches et chrétiennes du Canada.

Nous espérons donc que notre jeune Revue recevra de parci et de parlà de quoi compléter son trousseau.

Outre le mérite du bien accompli, LES BIENFAITRICES DE NOTRE REVUE AURONT PART A UNE MESSE CÉLÉBRÉE TOUS LES MERCREDIS EN LEUR FAVEUR, à partir du mois d'Août.

Toute naïve, la *Revue* s'imagine récompenser ainsi magnifiquement les bonnes âmes qui lui enverront leur obole. Dans sa foi chrétienne, elle sait que la Sainte Messe est un trésor d'un prix infini.

Ce n'est pas vous chers lecteurs et lectrices qui la contredirez, n'est-ce pas ? Bien plutôt vous lui prouvez qu'elle a raison.— Aussi vous dit-elle : GRAND MERCI.

FR. JEAN-BAPTISTE, M. OBS.



S. FRANÇOIS D'ASSISE.



VIII

“ Lorsque, déjà un peu remis de son infirmité, appuyé sur un bâton, il eut commencé de faire quelques pas, çà et là, dans la maison, pour refaire sa santé, François, un jour, sortit et se mit à examiner plus curieusement les lieux environnants. Mais, ni la beauté de la campagne, ni l'agrément de la vigne, ni rien de ce qui charme notre regard, ne put en aucune façon le délecter. Un change-

ment si subit de lui-même le remplit d'admiration et il se prit à juger fort insensés les amateurs de toutes ces magnificences.

“ Aussi, à partir de ce jour, il commença à se trouver lui-même bien vil et à mépriser les choses qu'il avait jusqu'alors admirées et aimées. Ce mépris n'était cependant ni plein ni vrai, car François n'était pas encore délivré des liens de la vanité et son front n'avait pas encore secoué le joug d'une servitude perverse. Il est très onéreux en effet de quitter ses habitudes et on ne retranche pas facilement les choses enracinées dans notre âme. L'esprit longtemps séparé de ses premières amours y revient et les vices pratiqués assiduellement passent dans notre nature. François attend donc de pouvoir encore fuir la main divine, et un peu oublieux de la correction paternelle qu'il a reçue, il pense de nouveau, en face de la prospérité qui lui sourit, aux choses mondaines. Ignorant les desseins de Dieu il se promet encore des exploits souverainement vains et la gloire du siècle.” (2 Celano, ch. 2.)

Avant de poursuivre notre récit, il faut, pour garder l'ordre chronologique, que nous rapportions un événement de la vie de François dont la date n'est pas précisée par les premiers historiens du saint ; voici comment l'abbé Le Monnier en parle :

“ Il avait un peu plus de 20 ans lorsque la guerre éclata entre Assise et Pérouse. Quelle cause arma l'une contre l'autre les deux villes voisines ? Nos historiens n'ont pas pris soin de nous l'apprendre. Les yeux fixés sur leur héros, ils ne regardent jamais ni à droite ni à gauche ; on dirait que pour eux, comme pour la plupart des chroniqueurs de ce temps, le monde au milieu duquel ils vivaient n'existait pas. Heureusement, les archives de la ville tenaient en réserve l'explication qu'ils ne nous ont pas donnée. Il s'agissait de ce grand mouvement communal qui, au XII siècle, changea la face de l'Europe. Le peuple d'Assise avait déjà commencé à en sentir la vivifiante influence. En 1177, (sous les yeux mêmes de Conrad d'Urslingen, envoyé d'Allemagne par l'empereur Barberousse, avec les titres de duc de Spolète et de comte d'Assise, pour surveiller toute tentative d'affranchissement national ou populaire), il avait, à l'exemple des villes du nord, institué des consuls pour représenter et défendre ses intérêts.

“ En 1196, à l'avènement d'Innocent III, ses milices avaient assiégé, enlevé et aussitôt rasé, malgré la défense du Pontife, la redoutable citadelle de Sasso Rosso qui

dominait la ville et avait, depuis sa fondation, servi d'instrument à la tyrannie de l'étranger.

“ Ces succès ne lui suffirent pas, quelque grands qu'ils fussent. Afin de se mettre définitivement à l'abri des incursions, il releva et fortifia les remparts de la ville, puis, se faisant agresseur à son tour, il décida que les châteaux forts des grands feudataires qui refuseraient de faire la paix avec lui, seraient pris d'assaut et démolis. L'exécution de ce dessein amena la guerre dont nous ignorions l'origine. Après plusieurs défaites, les Seigneurs féodaux, se voyant menacés d'une ruine complète, prirent un parti désespéré. Pérouse était la rivale séculaire d'Assise. Ils allèrent trouver ses magistrats et s'engagèrent à reconnaître leur suzeraineté, s'ils voulaient ranger à la raison les bourgeois d'Assise et les nobles qui marchaient avec eux. Les magistrats n'eurent garde de manquer une occasion aussi favorable, et leurs troupes entrèrent aussitôt en campagne. Il n'y eut qu'une voix dans Assise contre les déloyaux concitoyens. On résolut unanimement d'accepter leur défi, et, ce qui était une imprudence, les milices de la Commune, sortant de la ville, se portèrent bannières déployées audevant de l'ennemi. Le combat fut acharné et sanglant. Il tourna au désavantage d'Assise. Des soldats en grand nombre, presque tous les nobles, et avec eux François, qui avait intrépidement combattu aux premiers rangs, furent faits prisonniers.

“ Une question se posa au seuil du donjon de Pérouse. Le jeune captif n'était pas noble. Devait-on l'enfermer avec les nobles ? Rien de plus correct, au point de vue du temps, que la décision qui fut prise. Un article des anciens statuts d'Avignon, qui ont servi de type à un grand nombre de chartes municipales, disait que les bourgeois honorables, c'est-à-dire, comme on l'expliquait, ceux qui, sans être chevaliers, vivaient comme des chevaliers, devaient jouir des franchises et des privilèges des chevaliers. On en jugea tout à fait ainsi à Pérouse ; et quoique François ne fût pas chevalier, parce qu'il était noble de mœurs, on le plaça parmi les chevaliers.” (Hist. de S. F. t. I. p. 23.)

Laissons maintenant la parole au B. Th. de Célano et aux Trois Compagnons auxquels M. Le Monnier a emprunté ce dernier membre de phrase.

“ François souffre donc, avec beaucoup d'autres assisiens, les horreurs de la prison. La tristesse absorbe ses compagnons qui déplorent misérablement leur captivité. Un jour, François, qui était naturellement rieur et joyeux,

exulta dans le Seigneur ; se moquant plaisamment de ses chaînes. Eux, dolents, le reprennent de se réjouir en prison et le traitent d'insensé et de fou. A l'un d'eux, qui s'était fait l'interprète de ses compagnons, François d'une voix animée répond prophétiquement : " Que pensez-vous là de moi ? Ah ! j'ai dans l'esprit une toute autre pensée : je pense au monde entier qui m'honorera un jour comme Saint ! " (2. Cel. c. 2)

Ces paroles sont bien étonnantes, et cependant ne doivent pas provoquer en nous l'incrédulité, car Dieu peut donner à quelqu'un le presentiment de son avenir.

Et nous savons qu'il l'a fait plusieurs fois. Ste Marguerite de Cortone, encore pécheresse, prévoyait déjà sa future conversion car lorsqu'on lui reprochait sa vanité et le scandale de sa vie, elle fit souvent, dit son historien, cette réponse. " Il viendra, oui, il viendra un temps où je serai sainte ; et vous verrez des pèlerins venir avec leur bourdon visiter mon tombeau."

N'est-ce pas aussi par une secrète illumination du St Esprit que Caïphe disait à ses collègues délibérant sur les moyens de se débarrasser de Jésus ; " Vous n'y entendez rien. Ne voyez vous pas qu'il vous est utile qu'un homme meure pour le peuple, plutôt que de laisser périr toute la nation ? " S. Jean qui rapporte ces paroles ajoute. " Il ne dit pas cela de lui-même ; mais comme il était pontife cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour le peuple d'Israël et pour réunir en un tous les fils de Dieu." (Joan. 11-49).

" La prophétie de François, continue le B. de Célano, s'est vérifiée ; tout ce qu'il a dit a été accompli. Or parmi les autres captifs, se trouvait un chevalier orgueilleux et insupportable qui avait injurié ses codétenus, à cause de quoi tous les autres voulaient le mettre en quarantaine. Seul, François ne perd pas patience ; il lui tient compagnie, il souffre cet homme intolérable, exhorte les autres captifs à faire de même et finit par ramener la paix entre tous. Ce vase choisi de toute grâce répand déjà partout le parfum des vertus." (Célano et les 3 comp.)

" La paix étant conclue, au bout d'un an, entre les villes de Pérouse et d'Assise, François revint, avec ses compagnons de captivité, à Assise." (les 3 comp.) " Sa bénignité envers les pauvres s'accrût encore. Il s'affermir dans le propos de ne pas détourner sa face d'aucun pauvre qui proposerait l'amour de Dieu dans sa demande." (2 Cel. c. 2)

" Peu d'années après sa sortie de prison (3 comp.) un noble d'Assise, gonflé du vent de la vaine gloire s'étant engagé à aller dans la Pouille, soit pour faire fortune soit pour s'acquérir un nom, se fournissait d'armes somptueuses. François l'apprit. Léger de caractère et très-hardi, il aspira à partir avec cet homme, bien que par la noblesse il ne fut pas pair avec lui. Mais par sa magnanimité et sa libéralité il l'emportait sur ce chevalier d'ailleurs plus riche que lui. (1 Célano.)

“ Dans cette pensée, afin de se faire armer chevalier par un certain comte, nommé Gentil, il se prépare suivant ses ressources des vêtements somptueux.” (3 comp.)

“ Et voilà que revêtu de ces brillants habits, il rencontre un jour un autre chevalier, homme généreux, mais pauvre et mal vêtu, presque nu. François voit d'un œil de pitié cette noble infortune ; sur le champ pour le nom de Jésus-Christ il se dépouille et revêt de son riche costume le chevalier. Par cet acte il remplit un double office de charité : l'humiliation du noble chevalier est couverte, et sa pénurie est relevée.” (S. Bonaventure L. M. c. l. n. l.)

“ En quoi François se montre-t-il inférieur au très saint Martin ? Bien que ces deux saints aient eu un but commun, aient fait la même bonne œuvre, ils diffèrent cependant quant à la manière de l'accomplir. L'un donna avant toute autre chose ses vêtements ; l'autre ses vêtements après tout le reste. Tous les deux sont pauvres et vivent modestement dans ce monde ; tous deux entrent au ciel chargés de richesses célestes. Martin soldat, mais pauvre, couvre la nudité d'un pauvre de la moitié de son manteau. François n'est pas soldat, mais il est riche et revêt d'un vêtement complet un pauvre chevalier. L'un et l'autre après avoir accompli le précepte de Jésus-Christ, mérite de recevoir dans une vision la visite de Jésus. L'un est loué de sa perfection ; l'autre est bénignement invité à tendre vers ce qui lui manque encore.” (2. Célano, c. 2.)

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, M. O

REVUE NOUVELLE :

S. FRANÇOIS ET LA TERRE-SAINTE
*Echo mensuel de la Custodie Franciscaine
de Terre-Sainte*

La Custodie Franciscaine de Terre-Sainte fut fondée en 1219 par S. François lui-même et est desservie encore aujourd'hui par 431 de ses enfants, pris dans 22 nations différentes et répartis dans 47 maisons. Rapporter les travaux, les souffrances, les gloires, les joies et les tristesses de ces vaillants missionnaires à travers les siècles et de nos jours, tel est le but que se propose cette Revue.

Espérons que par la bénédiction divine cette nouvelle Revue aura de nombreux lecteurs et fera beaucoup de bien. Qu'elle soit la bienvenue !

APOSTOLAT DE L'ORDRE SÉRAPHIQUE

DANS L'ÉGLISE.

II

Dès le premier siècle de son existence, l'Ordre des Frères Mineurs a rempli, comme on le voit, sa mission apostolique avec un zèle infatigable : ses missionnaires se sont mêlés à tous les peuples pour les gagner tous à Jésus-Christ; le sang de ses innombrables martyrs a coulé sur tous les rivages.

L'Ordre des Frères Mineurs ne s'est pas appliqué seulement aux travaux apostoliques ; on l'a vu dès son apparition, se faire une large part dans les lettres catholiques aborder la théologie, l'Écriture sainte, toutes les branches de la science sacrée. Ses docteurs ont occupé les premières chaires des plus célèbres universités : c'est Alexandre de Halès ; Jean de la Rochelle, saint Bonaventure, Adam de Marisco, Duns Scott, Roger Bacon, François Mayronis, Nicolas de Lyre et une foule d'autres.

La famille des Frères-Mineurs sortait à peine de son berceau, et déjà elle réunissait la triple auréole du martyr, de l'apostolat et de la science. Ajoutons que l'Église a exigé encore de son obéissance qu'elle fournit des pasteurs à son peuple, et qu'elle a pris dans son sein des nonces, des légats, des évêques, des cardinaux et des souverains pontifes.

Parmis les personnages éminents en sainteté qui illustrèrent l'Ordre durant cette première période, quarante-neuf d'entr'eux ont été élevés par l'Église à l'honneur des autels. Ce sont, après le séraphique Patriarche, les saints martyrs de Maroc et de Ceuta ; S. Antoine de Padoue, S. Bonaventure, S. Louis d'Anjou, évêque de Toulouse, S. Bienvenu, évêque d'Osimo, S. Thomas de Tolentino, martyr dans l'Inde ; les B.B. Egide d'Assise, Jean de Parme, Conrad d'Ascoli, Jean de Alverne, André de Ségni, Gandolphe de Bénasco, Odoric de Pordenone, Gentil de Mathelica, martyr en Perse, Jean de Pérouse et Pierre de Sasso Ferrato, martyrs à Valence, Etienne et Raymond, martyrs en France, etc.

La Vierge d'Assise avait envoyé, elle aussi, ses héroïques phalanges dans toutes les contrées de l'Europe et jusque dans l'extrême Orient ; et à l'ombre de ses monas-

tères germaient les plus belles vertus : c'est Ste Agnès, soeur de la glorieuse mère sainte Claire ; ce sont les BBs Isabelle de France, Saloméc, reine de Galicie, Cunégonde et sa soeur Jolande, filles du roi de Hongrie, Agnès, fille du roi de Bohème, Philippa da Meréri, Mathie de Nazza-rci, Marguerite Colonna, Hélène de Padoue, Claire de Rimini, filles illustres de François et de Claire, dont le Seigneur manifesta la sainteté par des miracles et que l'Eglise a placées sur ses autels.

L'Ordre des Pauvres-Dames, comme celui des Frères-Mineurs, sera consacré par le martyr ; en l'année 1259, les Tartares immolent aux environs de Cracovie une communauté de *soixante* Clarisses et *douze* Frères-mineurs ; en 1292, les Clarisses de Ptolémaïs subissent le même sort de la main des Sarrasins, remportant ainsi la double couronne du martyr et de la virginité.

L'Ordre de la **Pénitence** eut aussi une large part dans les bénédictions du séraphique Patriarche ; il se propagea merveilleusement dans le monde entier, et produisit dès les premiers temps, des fruits admirables de sainteté dans S. Louis, roi de France, S. Ferdinand, roi de Castille, S. Yves de Bretagne, S. Elzéar de Sabran, S. Conrad de Plaisance : dans Ste Elisabeth de Hongrie, Ste Elisabeth de Portugal, Ste Rose de Viterbe, Ste Viridienne, Ste Marguerite de Cortone et une foule de Bienheureux et de Bienheureuses auxquels l'Eglise a décerné l'honneur des autels. Le Tiers-Ordre fut aussi, dès les premiers temps, consacré par le martyr dans la personne du B. Raymond Lulle.

Ainsi se dilatait, sous le regard et la protection de la Sainte Eglise, cette oeuvre de François d'Assise si humble et si petite à ses débuts. La palme que, dans un songe mystérieux, Innocent III avait vu croître à ses pieds était devenu un grand arbre destiné à abriter des générations. Après une seconde vision, ce même Pontife avait dit du Pauvre d'Assise : " Oui, c'est vraiment là cet homme religieux et saint qui soutiendra l'Eglise de Dieu, " François comme on vient de le voir, inaugurerait bientôt après cette grande mission en donnant à l'Eglise des apôtres, des docteurs et des saints. (1)

Les trois grands apôtres cités plus haut, Frère Jean de Plan-Carpin : Frère Guillaume de Rusbrock et le B. Odéric ont laissé des relations très-curieuses de leurs grands voyages : nous y reviendrons plus tard. Un compagnon de Jean de Plan-Carpin, le Frère Laurent de Portugal,

(1) Aur. Sér. tom. 1.)

baptîsa le grand Kan des Tartares, avec un grand nombre de ses sujets : Jean de Montcorvin avait bâti des églises, à la Cour même du grand Kan. Vers le même temps Hayton roi d'Arménie envoyait une ambassade de Franciscains et de nobles au Pape, ainsi qu'aux rois de France et d'Angleterre et entraît ensuite lui-même dans l'Ordre de Saint François. Ozias, autre roi d'Arménie se fit aussi Franciscain.

Les travaux de ces hommes apostoliques étaient toujours couronnés de succès. Jean de Montcorvin convertit plus de trente mille infidèles : le B. Odéric donna, de son côté, le baptême à vingt mille païens.

Vers le milieu du quatorzième siècle, la Bosnie et la Bulgarie offraient un vaste champ au zèle apostolique : nos Missionnaires y convertirout plus de *deux cents mille* schismatiques, qui entrèrent tous dans le giron de l'Eglise Catholique.

En 1400, le Père Jean le Bref, convertit près de *trente mille* Lithuaniens, Ruthènes et Tartares : nos Pères avaient alors plusieurs provinces en Tartarie, où ils donnèrent le baptême à *dix-huit* Kans, avec un nombre considérable de leurs sujets : la terrible invasion de Tamerlan ruina cette mission déjà si florissante.

Vers 1405 à 1406, les Portugais découvrirent les îles Açores et les Canaries : les Franciscains en furent les premiers apôtres. A la même époque, un illustre disciple de Saint François soulevait les populations de l'Italie par ses entraînantés prédications : on compta jusqu'à *cinquante et soixante mille* auditeurs, accourus pour l'entendre.

Albert de Sartiano, c'est le nom de cet apôtre, fut choisi vers 1437, par le pape Eugène IV qui l'envoya en Orient pour préparer la réunion des Grecs à l'Eglise romaine. Albert y obtint un plein succès : l'année suivante, il retournait auprès du Souverain Pontife, accompagné de l'empereur Jean Paléologue, du patriarche de Constantinople et d'un grand nombre d'évêques de cette nation, tous disposés à rentrer dans le giron de l'Eglise. En 1439, le Souverain Pontife l'envoya comme légat, avec de très-amples pouvoirs, vers les Jacobites répandus dans la Syrie, l'Egypte, l'Ethiopie, en lui adjoignant le B. Thomas de Florence et plusieurs autres religieux de son ordre. Ce fut au prix d'immenses travaux, de fatigues et de périls sans nombre qu'il put ramener ces schismatiques à l'unité ; en 1441, il retournait au Concile de Florence, avec les députés de cette grande nation et les réconciliait à l'Eglise.(1)

(1) Aur. Sér.

Contemporains d'Albert de Sartiano, trois autres enfants du Patriarche d'Assise, opéraient des prodiges : S. Bernardin de Sienne, S. Jean de Capistran et S. Jacques de la Marche.

S. Bernardin fut, comme on le sait, le grand propagateur du Culte du Saint Nom de Jésus : au témoignage des contemporains, il fut le plus grand orateur de son siècle : les églises n'étaient pas assez vastes pour contenir ses auditeurs : il était contraint de prêcher sur les places publiques. Un jour, à Vicence, à la Fête du Très-Saint Sacrement, l'espace manqua pour contenir la masse du peuple : le Saint prêcha le matin avant la procession, et dit, dans un langage plein d'enthousiasme, les magnificences et les douceurs de la divine Eucharistie : après ce discours, plus de *trente mille* personnes se pressaient à la suite de l'auguste Sacrement porté en triomphe !

Comme Réformateur de l'ordre en Italie, son activité fut prodigieuse. Il admit dans l'observance plus de *sept mille* religieux : fonda ou réforma, en Italie seulement, *trois cents* couvents de Frères-Mineurs ; *deux cents* monastères de Clarisses et plusieurs maisons de sœurs du Tiers-Ordre Régulier.

(*A suivre*).

FR. FRÉDÉRIC, *M. Obs.*

LE TIERS-ORDRE

DANS LE PASSÉ.

VIII.

Une nouvelle force était née. Elle se fit aussitôt sentir dans la politique agitée de cette époque. Les Tertiaires avaient été défendus et affranchis par l'Église. Ils se renfermèrent comme une puissante armée autour de leur bienfaitrice. Ils donnaient après avoir reçu.

Leur secours venait à temps. La papauté était aux prises avec Frédéric II, empereur d'Allemagne. Parsonne ne peut songer à contester les brillantes qualités de ce prince. On a dit de lui qu'il était plutôt un prince moderne qu'un prince du moyen âge. Il est certain que pour l'ouverture de l'esprit et la science du gouvernement il devançait son époque. Mais il gâta ces dons par d'affreux

vices et une irréligion affichée. L'Eglise trouva rarement sur le trône un ennemi plus redoutable. Ce fut contre elle qu'il dirigea ses entreprises les mieux concertées et les plus soutenues. 1. Il renouvela avec la gravité de sa parole impériale les accusations, qui commençaient à vieillir, des Vaudois et des Albigeois. L'Eglise primitive, aimait-il à dire, était fondée sur la pauvreté et la simplicité. En ce temps elle produisait, comme une mère féconde, tous ces saints personnages qui sont inscrits au catalogue des Saints. "Autrefois, disait-il plus vivement encore, les prêtres du Seigneur voyaient les anges face à face, ils faisaient de nombreux miracles ; leur sainteté et non le glaive temporel leur soumettait facilement les rois. De nos jours l'Eglise est toute mondaine ; ses ministres, enivrés de délices, se soucient peu du Seigneur." Cela était écrit dans des circulaires. Ces circulaires n'allaient point assez vite à son gré : il envoyait des émissaires, sorte de missionnaires laïques qui convoquaient les peuples au son des cloches et montaient dans les chaires. "Ils prêchent publiquement, dit un contemporain, que le pape est un hérétique, que les prélats sont des démoniaques, que les prêtres souillés de péchés, sont indignes d'accomplir le mystère de l'Eucharistie." On objectait sans doute à ces prédicants les vertus des nouveaux Ordres. "N'ajoutez foi, répondaient-ils, ni aux Prêcheurs, ni aux Mineurs, ni aux Cisterciens, ni à tous ces méchants moines. Seuls nous et nos amis, venons vous enseigner la vérité et la foi selon la justice. Si Dieu ne nous avait institués pour remédier à la ruine de son Eglise, il aurait fait parler les pierres. Qu'il ne soit plus question du pape. Priez plutôt pour le seigneur empereur Frédéric et pour son fils Conrad. Ceux là sont les parfaits et les justes."

2. Il essaya de dépouiller l'Eglise de toute puissance temporelle. Ce dessein lui paraissait une suite des maximes que nous venons de rapporter. "Notre intention, disait-il, a toujours été, Dieu nous en est témoin, de ramener les ecclésiastiques, et principalement les plus grands, à un état tel qu'ils persévèrent jusqu'à la fin dans les voies qui furent ce's de la primitive Eglise." Il faisait remarquer que, grâce à la providence du Sauveur, au sud le magnifique royaume de Sicile, au nord le corps puissant de la domination germanique étaient déjà sous ses lois. "C'est sans doute, ajoutait-il, afin que cette partie intermédiaire qu'on appelle l'Italie, resserrée de tous côtés dans le cercle de nos forces, revienne aussi à notre obéissance, et pour cela il ne nous reste plus que peu de chose à faire." "Notre

résolution bien arrêtée, écrivait-il à l'archevêque de Messine, est de replacer sous notre main, non-seulement le duché de Spolète et la Marche d'Ancône, mais encore toutes les terres qui depuis trop longtemps ont été détachées de l'empire pour former le patrimoine de l'Eglise." Rome bien entendu, n'était point exceptée. " Elle est disait-il, la capitale nominale de l'empire romain, il faut qu'elle nous soit soumise. Nous la soumettrons, car la terre est à nous et la mer reconnaît nos lois ; tout nous réussit à souhait."

3. Il aspira à fonder une Eglise nationale dont il eut été le chef. Il se faisait donner tous les noms que l'usage a réservés pour exprimer le pouvoir suprême dans l'Eglise. On l'appelait, dans des actes publics : " le saint vicaire de Dieu, la pierre angulaire de l'Eglise, le père pieux et saint dont il ne faut pas cesser d'embrasser les pieds bienheureux." Quoiqu'il poussât très loin l'incrédulité et ne s'en cachât guère, on allait jusqu'à le proclamer " instruit par l'intelligence céleste, dont sa majesté était la réelle image dans les choses visibles." Il n'a jamais expressément dévoilé le fond de sa pensée, mais cette pensée apparaissait si clairement, que personne ne s'est trompé sur le but où il en voulait venir. " Il s'érige en ange de lumière, s'écriait Grégoire IX. Il médite de renverser le siège de saint Pierre et de substituer à la foi chrétienne les anciennes cérémonies de l'empire païen. Il pénètre dans le temple et usurpe les fonctions du sacerdoce." La droiture de saint Louis n'était pas moins déconcertée. Nous ne savons plus de quel nom l'appeler, écrivait le monarque aux cardinaux, puisqu'il veut être à la fois roi et prêtre. Le droit défend que la royauté et le sacerdoce soient réunis dans une même personne. Qu'il montre donc en vertu de quel principe il s'attribue la dignité du sacerdoce."

Tel était le prince en face duquel se trouva l'Eglise, telles furent ses pensées constantes pendant un règne de plus de trente ans. Que serait-il advenu si cette tempête se fut élevée plus tôt, lorsque la hiérarchie ecclésiastique était tombée en discrédit, et que les populations, affamées de vertu, se précipitaient dans les assemblées des Vaudois et des Cathares ? Le danger eut été extrême. Plusieurs ont pensé que la scission douloureuse qui s'opéra trois siècles après, à la voix de Luther, eut pu s'opérer alors par les mains impies et puissantes de l'empereur. C'est un sentiment très-plausible. Heureusement la Providence avait mesuré le vent à la laine de la divine brebis qu'elle conduit par le monde. Lorsque la guerre commença,

l'Eglise de Jésus-Christ avait été rajeunie par la réforme des mendiants ; les miracles avaient reparu, en dépit des dénégations affectées de Frédéric ; la popularité était revenue avec la sainteté à ceux qui avaient l'honneur de représenter la vérité au milieu des hommes. Il y avait donc des chances que le bon combat fut noblement combattu, et en effet, ce fut la cause de Dieu qui, après des fortunes diverses, l'emporta définitivement.

(*A suivre.*) L'abbé LÉON LE MONNIER, Ptre.

FRATERNITE DE PORTNEUF.

Le Jeudi Saint vers 8 heures du matin, je prenais le train de Québec et j'arrivais à 2 heures $\frac{1}{2}$ à Portneuf. Le Rév. M. Cinq Mars, curé de la paroisse m'attendait à la Station avec un traîneau. Mais, dis-je, Monsieur le Curé, nous pouvons bien aller à pied.

— Non, non, Mon Père, ce n'est pas possible, me répondit-il, les chemins sont trop mauvais. Allons ! dis-je en moi-même, croyons-en l'expérience des Canadiens. Bien m'en prit : quels chemins ! quelle fondrière ! Si j'avais eu des œufs dans mon sac, j'aurais trouvé une omelette sûrement. Nous ne marchions pas, nous ne glissions pas ; je ne sais comment définir un semblable trajet : le cheval s'élançait puis s'arrêtait presque net, et derrière lui la voiture sautait, montait, tombait, remontait brusquement pour retomber plus brutalement encore.

Enfin, nous arrivâmes au presbytère à peu près sains et saufs et nous reprîmes des forces pour nous mettre à l'œuvre.

Le soir, j'adressais quelques mots aux fidèles réunis devant le Saint Sacrement renfermé dans le reposoir, car n'oublions pas que nous étions au Jeudi Saint.

Le lendemain dès le matin, j'entendis un certain nombre de confessions et à l'office, je prêchai la passion de N. S. Jésus-Christ. Je parlai de la trahison dont le Fils de Dieu a été la victime de la part de Judas, des princes des prêtres, des docteurs de la loi, du peuple Juif, des apôtres eux-mêmes et de celle du peuple chrétien dans la suite des temps. Je ne croyais pas que mes paroles recevraient si promptement une éclatante confirmation, hélas !

Cette année dans une grande et fière cité catholique, peu de jours après la Pâque, ne vit-on pas les disciples de Jésus au sortir du banquet eucharistique, où ils avaient mangé la chair, bu le Sang du Sauveur, se prosterner devant un rejeton de la race déicide et lui accorder les honneurs d'un triomphe divin ? Quelle

folie ! quel délire en ces jours-là ! — Qu'on y prenne garde Dieu est jaloux de sa gloire et il ne la donne à personne. Rappelez-vous ce roi Hérode. Il avait harangué le peuple accouru en foule à Césarée et ce peuple adulateur l'avait acclamé comme un Dieu : Ce sont les paroles d'un Dieu et non d'un homme, s'était-il écrié : Mais l'Ange du Seigneur frappa sur le champ Hérode qui avait ravi la gloire de Dieu : ce misérable roi expira rongé par les vers. Quant au peuple, qu'est-il devenu ?

Qu'on me pardonne cette digression, je reviens sans tarder à Portneuf.

Son Eminence le Cardinal Archevêque de Québec dans une lettre circulaire adressée aux Messieurs prêtres soumis à sa juridiction avait recommandé l'établissement du T.-O. dans toutes les paroisses et munie de pouvoirs spéciaux, elle s'était efforcée d'en promouvoir la création, l'érection dans tout son archidiocèse.

Le Vénérable curé de Portneuf s'était aussitôt empressé de répondre aux efforts de son premier pasteur et d'obéir aux exhortations de Notre Très-Saint Père le Pape en procurant à sa paroisse un si précieux moyen de sanctification. Je trouvai donc en arrivant une fraternité de Sœurs canoniquement établie et organisée régulièrement. Il y avait aussi un certain nombre d'hommes, mais non encore réunis en fraternité. Dans cette visite, je convoquai d'abord les membres du discrétoire des Sœurs pour connaître l'état présent de la fraternité. Quelques difficultés me furent soumises, je les réglai définitivement à la fin de mon séjour.

Je réunis plusieurs fois les tertiaires, les frères et les sœurs séparément pour leur donner quelques instructions familières, sorte de causeries intimes, où je parlai de l'esprit de charité que N. S. est venu apporter sur la terre et que tous les chrétiens, devraient avoir, mais qui de nos jours, semble devoir être la marque distinctive des tertiaires.

Je leur suggérai quelques-uns des moyens les plus aptes à entretenir cet esprit de charité de laquelle doit découler la paix et la concorde avec tout le monde et spécialement entre eux.

Aux sœurs, je parlai de l'amour de la pauvreté traduit dans la simplicité des vêtements.

Aux frères, surtout, je tâchai de faire concevoir une haute idée de l'importance du T.-O. non-seulement pour la sanctification personnelle de leurs âmes, mais encore pour la sanctification sociale du milieu où Dieu les a placés. Le T.-O., en effet, donne à ses membres les moyens d'exercer une action efficace pour la prospérité morale et matérielle de la société plus ou moins grande dans laquelle ils vivent.

Tous comprirent ma parole. Ils manifestèrent les plus heureuses dispositions pour unir dans un effort commun les lumières de leur intelligence et l'énergie de leur volonté afin d'empêcher le mal dans leur paroisse et détruire s'il est possible celui qui existe. Aussi préparai-je avec plaisir et confiance l'érection ca-

nonique de la fraternité des frères. Elle fut faite peu de temps après mon départ par le Rev. M. Cinq Mars, directeur du T.-O. dans sa paroisse, et ce jour-là il proclama également les membres du disc. étoire que j'avais désignés.

Cependant, Messire Satan, ne pouvait voir s'établir deux fraternités qui promettent les plus belles espérances pour l'avenir, sans essayer d'arrêter et de décourager bon nombre des meilleurs frères et sœurs. Pour cela il se servit d'une personne qui, plus que toute autre, aurait dû concourir à favoriser le développement d'une si belle œuvre. Il y eut un peu de rumeur publique, ce qui me donna l'occasion d'expliquer devant toute la paroisse la nature, l'esprit et le but du T.-O. On fut satisfait des explications que je donnai et l'émotion créée par le mauvais esprit se calma.

Le jour de Pâques, on vit après Vêpres une belle cérémonie : presque tous ceux qui s'étaient présentés l'année dernière au noviciat prononcèrent leur acte de profession dans le T.-O. et quelques personnes reçurent le Saint Habit.

Je terminai ensuite la visite par les prières liturgiques.

Ceux mêmes qui ne font pas partie du T.-O. proclament admirable et digne de tout respect une institution si salutaire qui exige de ses membres la réconciliation avec les ennemis, l'emploi de tous les moyens que peut suggérer la bonne volonté inspirée par la grâce pour conserver ou rétablir la concorde. Ils sont édifiés des heureux résultats que produit dans le monde cette école de sainteté ; ainsi, l'un des plus notables de la paroisse me citait avec admiration la démarche faite peu de temps auparavant par un tertiaire pour rétablir avec une autre personne la concorde un instant troublée entre eux par quelques difficultés.

Puisse l'esprit de charité de N. S. P. S. François se répandre sur tous ses enfants, afin de faire aimer le T.-O. et édifier toujours le prochain.

FR. DAMIEN MARIE. M. OBS.

CORRESPONDANCE DE ROME.

Les troubles du 1er. Mai à Rome ont suivi de bien près l'explosion de la Poudrière de la Porta Portèse et nous ont montré une fois de plus dans quelle situation critique se trouve ici le Souverain Pontife.

Encore sous l'impression de l'accident du 23 Avril, la ville tout entière se trouvait dans l'inquiétude et redoutait pour le jour de

la grève universelle quelque nouvel exploit des anarchistes; ce n'était pas sans raison. Depuis plusieurs mois en effet, les chefs du parti révolutionnaire avaient multiplié leurs efforts, par la parole et par la presse, pour soulever les nombreux ouvriers sans travail qui se trouvent à Rome. Malgré les précautions qu'avait prises l'autorité supérieure, il y eut, à deux pas du collège S. Antoine, une véritable tentative de révolution.

Comptant sur le secours de la force armée, le gouvernement avait eu la faiblesse d'autoriser, le 1^{er} Mai, une réunion des sociétés radicales de la ville, sur la place sainte Croix de Jérusalem, entre la basilique de ce nom et Saint Jean de Latran. Dans l'après-midi, à l'heure fixée par le programme, des groupes nombreux arrivèrent successivement au lieu désigné, et bientôt la foule des radicaux et des anarchistes se pressait autour d'une tribune dressée au milieu de la place. Divers orateurs prennent la parole, mais il est facile de comprendre qu'on ne s'en tiendra pas à des discours : ceux qui recommandent le calme ne sont pas écoutés, mais on applaudit à outrance ceux qui parlent d'en venir aux mains. "Inutile de pérorer plus longtemps, s'écrie un jeune anarchiste qui venait de monter à la tribune, il faut agir. On n'écoute pas nos revendications, faisons valoir nos droits. Pour cela, nous n'avons qu'à le vouloir, et si vous le voulez, ce sera tout de suite."

— "Oui, tout de suite," s'écrie la foule avec transport. Au même instant la bagarre commence : un agent tombe foudroyé d'un coup de stylet ; des coups de revolver sont tirés de divers côtés ; les anarchistes se précipitent sur les agents et ils auraient triomphé facilement, sans l'intervention de la force armée. Celle-ci n'attendait qu'un signal : au son du clairon, la cavalerie s'ébranle et fait une charge sur la foule, qui abandonne le champ de bataille en fuyant dans toutes les directions. Il y eut quelques morts et un grand nombre de blessés, du côté des agents du gouvernement, comme du côté des insurgés.

Quatre jours après, dans la nuit du 5 Mai, un incendie éclatait non loin du Vatican, dans la grande caserne des carabiniers aux *Prati di Castello*. On eut beaucoup de peine à s'en rendre maître, et deux heures plus tard, quand on croyait tout fini, le feu reprenait sur un autre point de l'établissement, dans le quartier des écuries. Pendant ce temps, les habitants du Vatican se trouvaient sur le qui-vive et s'attendaient à quelque tentative révolutionnaire. La garde Suisse appelée sous les armes, fut obligée de passer la nuit dans la cour Saint Damase, tandis qu'un fort piquet de gendarmes gardait les portes de bronze.

Voilà à quelle extrémité se trouve réduit le Souverain Pontife ; enfermé dans son Palais, il est à la merci des révolutionnaires dont l'audace va toujours croissant et qui peuvent d'un jour à l'autre renouveler leurs exploits. Dans les sphères gouvernementales, on fait le silence autour des causes de l'accident du 23 Avril, mais dans le public, l'opinion se répand de plus en

plus que l'explosion de la poudrière, les désordres du 1er. Mai et l'incendie de la caserne ont été causés par les mêmes conspirateurs. Quoi détonnant ? on a semé le vent, on recueille la tempête. On a déchainé la révolution contre Rome, afin de l'arracher plus facilement à son *souverain légitime* : (c'est un fait historique qui sera mieux connu dans l'avenir) ; la révolution continue son œuvre et ne s'arrêtera pas en chemin. C'est un torrent qui va toujours grossissant, et que toutes les armées du monde seront impuissantes à arrêter.

Pendant ce temps, le Pilote, chargé par Dieu de conduire la barque de Pierre, continue à remplir avec un courage inébranlable et une sagesse toute divine la mission que lui a confiée la Providence ; il nous signale les écueils au milieu de la tempête et il nous indique les moyens de les éviter. Sa magistrale encyclique "*Sur la condition des ouvriers*" a fait une profonde impression à Rome et dans le monde entier. Les protestants eux mêmes en parlent avec admiration et s'inclinent, comme malgré eux, devant l'autorité du Souverain Pontife. Pourquoi faut-il que dans cette Rome des Papes nous soyons condamnés à voir tourner en dérision cet acte admirable de celui qui est vraiment une lumière pour le monde, *lumen in caelo* ? Quelques jours après la promulgation de la lettre Pontificale, on voyait sur les murs de la ville sainte des affiches de couleur annonçant un *factum* impie en "réponse à l'Encyclique de Léon XIII."

On sent de plus en plus le besoin de prier et de faire amende honorable pour détourner les châtimens que l'impiété attire sur la terre. La belle dévotion des *Quarante-Heures* est toujours pratiquée fidèlement à Rome, sans aucune interruption ; en tout temps, le jour et la nuit, le Très Saint Sacrement est exposé dans l'une des églises de la ville. L'exposition commence vers midi, à l'issue de la messe solennelle et se continue jusqu'au surlendemain à midi. Pendant la nuit, ce sont les membres de la confrérie du T.-S. Sacrement qui sont de garde au pied de l'autel ; pendant le jour ce sont les prêtres et les fidèles qui viennent à tour de rôle tenir compagnie au divin Roi de nos cœurs. Il y en a qui se font un pieux devoir de se rendre *tous les jours* dans l'Eglise où la Divine Hostie est exposée à nos adorations ; de ce nombre était au siècle dernier "notre" S. Benoit Labre, que toute la ville connaissait sous le nom de "*pauvre des Quarante Heures*." J'ai rencontré dernièrement un vieux polonais et sa femme qui ne manquent pas un jour d'accomplir ce dévot pèlerinage.

Le jour de la Pentecôte, les Quarante Heures commencent à Saint Jean de Latran. A l'issue de la messe Pontificale, une longue procession s'organisa pour accompagner le T.-S. Sacrement jusqu'à l'autel où il devait être exposé. Chose remarquable, outre les membres de la confrérie et les chanoines, il n'y avait dans le cortège que des enfants du Pauvre d'Assise, tertiaires en costume et franciscains des diverses observances. Pourquoi

eux seuls ? Est-ce en souvenir de S. François ? J'aime à le croire. C'est en effet, sous les murs de cette vénérable Basilique que fut approuvée par le Pape la Règle des Frères Mineurs. C'est cette même Basilique tombant en ruine, que le Souverain Pontife vit un jour, dans un songe, soutenue par les épaules amaigries du pauvre mendiant venu de l'Ombrie.

Quelques jours après, nous avions à notre tour la faveur de l'Exposition des Quarante Heures, dans notre église de Saint Antoine : elle a commencé le Dimanche dans l'octave du T.-S. Sacrement. La messe solennelle fut chantée par un étudiant du Collège qui montait à l'autel pour la première fois. Cette touchante cérémonie d'une première messe se renouvelait ici pour la quatrième fois depuis huit jours ; elle a eu lieu précédemment le dimanche de la Trinité, le jour de S. Philippe de Néri et le Jeudi du T.-S. Sacrement ; ces deux dernières fêtes sont d'obligation à Rome, comme le dimanche. Nos quatre jeunes confrères avaient eu l'honneur d'être élevés au sacerdoce le Samedi de la Trinité. L'un d'eux eut la consolation, le jour de sa première messe, de distribuer la sainte communion à ses parents venus à Rome pour la circonstance, et notamment à son frère et à sa sœur, qui avaient attendu ce beau jour pour faire leur première communion.

Avant de nous quitter pour se rendre en France, le Révérendissime Père Général avait été admis en audience privée auprès du Souverain Pontife, et avait profité de cette circonstance pour lui offrir le cinquième volume de la nouvelle édition des *œuvres de S. Bonaventure*, ainsi que la première année de *l'Oriente serafico* et le *Poème de S. Antoine de Padoue*. (1) Sa Sainteté, après avoir loué la magnifique édition des œuvres du Docteur Séraphique, daigna bénir d'une manière spéciale ceux de nos Pères qui s'emploient avec tant d'ardeur à cette remarquable publication ; il accorda avec bonté la même faveur au zélé directeur de *l'Oriente Serafico* et à la pieuse Clarisse qui a consacré son talent à chanter le grand thaumaturge franciscain. Nous engageons vivement nos lecteurs, qui pourraient se le procurer, à lire ce "Poème de S. Antoine" que le Saint Père a béni et que le Rme. Père Général a honoré d'une lettre élogieuse, "persuadé, écrivait-il à l'auteur, que ce poème contribuera à développer le culte de cette aimable Saint."

Le 23 mai nous avons perdu, au collège S. Antoine un Religieux qui a fait peu de bruit sur la terre pendant sa vie, mais duquel le Seigneur a dû dire : "*Serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui*. Bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de Votre Seigneur."

Fr. Antoine Marchi est mort à quatre-vingt cinq ans. Il était de la Province de Bologne, comme notre Rme. P. Général. Après la suppression des couvents d'Italie en 1866, il fut appelé à

(1) *Poème de S. Antoine de Padoue*, Chez les Clarisses de Grenoble (Isère) in- 12 de XXVI-344 pages.

Rome pour se rendre en Terre Sainte. Mais telle n'était pas la volonté de Dieu ; il demeura dans la ville Eternelle et édifia pendant de longues années le couvent de S. Barthélemy en l'île. Il y exerça la charge de cuisinier, et pour alimenter le feu il recueillait au prix de mille peines, le bois que charrie le Tibre.

Quand le couvent de S. Barthélemy fut exproprié, le Rme. P. Général Bernardino de Portogruaro recueillit à Santi Quaranta le frère Antoine, trop âgé pour que la charité du Général lui imposât de rentrer dans sa province.

Avant l'ouverture du Collège St. Antoine il vint avec un Père et quelques frères préparer la nouvelle demeure généralice ; il y fut le premier cuisinier et quand le personnel fut au complet, il passa à la sacristie des Evêques où il édifia grandement les Prélats de l'Ordre.

Rien d'extraordinaire dans sa conduite, si ce n'est tous les actes de la vie religieuse accomplis avec une perfection rare. Plein de respect pour les autorités, de charité pour tous et de courage dans le travail, il éclipsait par sa mortification celle des plus jeunes et des plus fervents ; il ne buvait point de vin et faisait toujours maigre. On voyait cet octogénaire à genoux, pendant de longues heures, priant sans appui et enseveli dans un profond recueillement.

Sa pauvreté était exemplaire. Comme tous les Religieux supprimés, il avait droit à une pension civile plus que modeste. Pourtant il ne l'accepta jamais et ne voulut point en entendre parler. A l'imitation de son Séraphique Père, il se laissa dépouiller de tout, comptant absolument sur la Providence et s'abandonnant à ses soins.

Un autre raffinement de son esprit de pauvreté se manifesta dans le refus constant qu'il fit de tout vêtement neuf ; quand on le trouvait par trop misérable et qu'on lui offrait de changer quelque chose de ses habits, il acceptait un objet usé, porté longtemps, mais jamais rien qui n'eût eut auparavant un long usage. Pauvre, il recevait des pauvres ce qui lui était strictement nécessaire.

Pie IX distingua ce vrai séraphique. Le Pape entra un jour à l'improviste dans le jardin de St. Barthélemy en l'île. Fra Antonio, couvert de son humble tablier de cuisine, sciait du bois.

Le Souverain Pontife s'édifia de sa simplicité et de sa modestie ; il n'oublia plus l'humble cuisinier de S. Barthélemy et aimait à demander des nouvelles de *Fra Cipolla* (Frère Oignon) surnom que le Pape lui avait joyeusement donné

Aujourd'hui le Pontife bien-aimé et le fidèle Mineur sont entrés dans l'autre vie ; Pie IX a précédé Fra Antonio, mais si la position fut différente, les vertus de tous deux donnent confiance que le Pape qui aimait Frère Cipolla aura salué son entrée dans la bienheureuse Patrie où les petits du Père Céleste triomphent d'autant plus qu'ils ont vécu sur la terre humblement et cachés.

Une sorte d'influenza avait depuis trois mois cloué le bon Frère sur son lit. Jusqu'à la dernière heure il donna l'ex

emplette de la paix et de l'abandon à la volonté de Dieu.

“ *Oggi in terra, domani in sepultura* : Aujourd'hui sur la terre, et demain dans la bière. C'est par cette parole souvent répétée qu'il annonça son prochain départ pour l'éternité. Il expira un samedi, vigile de la fête de la T. S. Trinité. Son dernier soupir fut calme et sans agonie.

Des paroles prophétiques semblent avoir été prononcées par ce modèle des Religieux ; ce n'est pas l'heure de les redire ici : laissons à Dieu le soin de dévoiler en son temps les séraphiques secrets de Fra Antonio.

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX.



LE SACRE CŒUR A PARIS.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur dire un mot des fêtes qui viennent de se célébrer à Paris pour la dédicace de la basilique élevée par la France entière au Cœur Sacré de Jésus.

Disons d'abord que les pèlerinages se sont succédés sans interruption au Sanctuaire National de la France.

Le Lundi de la Pentecôte, entre autres, la paroisse de N. D. de Plaisance, sur laquelle se trouve situé notre couvent de la rue des Fourneaux, à Paris, alla se prosterner aux pieds du Cœur de Jésus. Le curé, M. l'abbé Grenier, célébra la sainte messe et un père franciscain fit une allocution pieuse et dogmatique sur la sainte Eucharistie. Avec S. Antoine de Padoue, il montra dans les cinq plaies que Notre-Seigneur a conservées après la résurrection et qu'il garde dans le tabernacle, les cinq villes de refuge dont parle la sainte Écriture. La plaie du Cœur est la ville du Soleil, où nous devons chercher la lumière qui éclaire l'intelligence, et la chaleur qui embrase les cœurs.

Quelques jours plus tard, arrivait un autre pèlerinage ; celui des Jeunes Incurables de la maison des Frères de Saint-Jean-de-Dieu. Impossible de maîtriser son émotion à la vue de ces déshérités qui trouvent dans leur foi la force d'aimer et de bénir leurs souffrances. On a vu souvent des visiteurs incrédules pleurer sur le passage de ces chers enfants. L'article suivant dû à la plume distinguée de M. de Marcq, et qu'on lisait quelques jours après dans l'*Emancipateur* de Cambrai, n'est pas une exception.

“ J'étais entré dans le pourtour de la basilique. Les ouvriers achevaient à ce moment d'enlever les cloisons qui séparaient cette partie du reste de l'édifice.

“ C'était un bruit assourdissant.

“ Dans la chapelle du Saint-Sacrement, agenouillés et recueillis devant l'autel, un groupe d'enfants priaient.

“ Costumes d’une grande propreté, mais pauvres. Blouse en gros drap gris ; pantalon de même étoffe, gris ; linge blanc très soigné.

“ Il y en avait de tous âges.

“ Des religieux, en grand scapulaire et en capuchon noirs, à la ceinture de cuir, se tenaient à leurs côtés.

“ Malgré le va-et-vient des ouvriers, malgré le brouhaha du travail hâté à cause de la proximité de l’inauguration, ils étaient là dans le plus grand recueillement.

“ La clochette avait annoncé la communion.

“ Les uns après les autres, ils se levèrent et s’approchèrent de la sainte Table.

“ Spectacle inouï !

“ Je vis passer et défiler devant moi toutes les misères humaines, toutes, sous leurs plus tristes aspects. Pas un, parmi ces anges humains qui allaient recevoir Dieu, qui ne fût estropié, qui n’eût quelque difformité.

“ Sur les traits, toute la beauté de l’âme reflétée ; dans les corps, toutes les souffrances, toutes les laideurs.

“ Les religieux, les frères, les guidaient, les soutenaient, les aidaient dans leur marche. Les larmes involontairement vous jaillissent des yeux.

“ Les frères les prirent à bras et les portèrent ainsi vers le prêtre, vers le distributeur du pain sacré.

“ Près de moi, dans les dernières rangées, une vingtaine restaient, qui me semblaient moins malheureux. Je ne voyais là ni béquilles, ni membres déformés.

“ A un signal ils se levèrent, eux aussi, se mirent les mains sur les épaules l’un de l’autre ; puis le premier tenant la grosse ceinture de l’un des frères, ils s’avancèrent à leur tour. C’étaient, ceux-ci, des aveugles.

“ Lorsqu’ils revinrent, ayant communiqué, j’admirais ces fronts resplendissants, ces sourires sur ces lèvres, et, sous ces yeux fermés qui n’ont jamais vu le jour, comme les tressaillements du cœur.

“ Longtemps ils demeurèrent en silence.

“ Tout à coup, un mouvement se fit parmi tout ce monde d’estropiés. De dessous leurs bancs, ils tirèrent des instruments de musique, que je n’avais pas jusqu’alors aperçus.

“ Avec quelle perfection, quel ensemble, quelle vigueur, quelle science, ils chantèrent et jouèrent le *Tantum ergo*, je ne saurais le dire.

“ Tout autre bruit, dans le vaste et grandiose édifice, s’était tu. Les ouvriers s’étaient approchés, émus et subjugués eux-mêmes.

“ Pas un genou qui, au tintement de la bénédiction, ne fléchit, tambours et clairons battant aux champs.

CONSÉCRATION DE LA BASILIQUE.—Elle a eu lieu le 15 Juin. Dès la veille au soir, de nombreux adorateurs arrivent à la chapelle provisoire faire la veillée sainte devant le S. Sacrement

exposé. 52 grands industriels, chefs d'usines et d'ateliers se constituent avec une vingtaine de prêtres et de laïques, les gardes d'honneur du Sacré-Cœur pendant la nuit. Et cette noble phalange est présidée par un évêque.

Dès 3 heures du matin les messes se célèbrent sans interruption ; le chiffre des communions est impossible à évaluer ; la communion fut presque ininterrompue.

A 8 h. Son Em. le Cardinal Archevêque de Paris procède à la bénédiction liturgique du temple national de la France. (1) A cette cérémonie splendide sont venus assister 15 évêques parmi lesquels se trouvait Sa Grandeur Mgr. Potron, franciscain, évêque de Jéricho, commissaire de Terre Sainte en France ; puis, le chapitre métropolitain de Paris, 53 curés de la ville, presque autant de chanoines de divers diocèses.—500 prêtres occupent les tribunes.

Dans les rangs de l'assistance on remarque l'élite de la société française, divers personnages de distinctions et notabilités politiques de France et de l'étranger. C'est avec la joie la plus vive que nous voyons le Canada représenté par M. Honoré Mercier, 1^{er} Ministre de la province de Québec, aux fêtes que la France chrétienne vient de célébrer pour se consacrer au divin Cœur de Jésus.

Bien belle avait été la cérémonie du matin. Mais on ne comptait pas pour le soir sur une aussi grande multitude. On s'était trompé. Des précautions sans doute avaient été prises, et des cartes distribuées avec prudence ; mais comment résister aux poussées d'une foule qui se chiffre par milliers ! Elle était innombrable la multitude des Zachées qui voulaient voir. Dès 2 heures, toutes les places sont envahies, et 30,000 personnes sont aux abords de l'église, réclamant l'entrée. Plusieurs sont venus de bien loin et ils sont tristes d'effectuer leur retour sans avoir rien vu, rien entendu. Des députés, des sénateurs doivent rester dehors ! Et cependant au milieu de cette foule, pas une note discordante ! Sur les lèvres d'un journaliste radical on a surpris cette parole : " Comme cette foule est calme, malgré sa déception ! " C'était surprenant, en effet, pour un habitué des réunions politiques.

Pour donner une petite satisfaction à la foule qui stationnait dehors, elle fut prévenue que le Saint-Sacrement sortirait sous le porche et que là on donnerait la bénédiction. Cette nouvelle fut accueillie par des applaudissements et la foule se massa devant la façade.

(1) Pour la célébration de la Sainte Messe, le Cardinal a revêtu un splendide ornement, véritable chef-d'œuvre. Sur la dalmatique du diacre exécuté dans le même goût est brodé le portrait de Notre Séraphique Père S. François et celui de la B. Marguerite Marie. On sait que S. François d'Assise a été donné pour patron à la Bienheureuse par le Divin Cœur de Jésus.

Trois circonstances mémorables méritent d'être signalées :

1. Le discours magistral du R. P. Monsabré.
2. La procession du Très-Saint-Sacrement portée par son Em. le cardinal Rotelli. LL. É.Ém. le cardinal archevêque de Paris et le cardinal archevêque de Lyon, et 15 évêques suivaient le dais. 200 prêtres dont 20 en chape, et 12 en chasuble, 24 diacres et sous-diacres en dalmatique précédaient le Très-Saint-Sacrement. La procession fit le tour de l'église au milieu des rangs pressés des fidèles.

Arrivé sous le porche, en face du prestigieux panorama que l'on sait, en face de ce remous incomparable de maisons, de palais, de théâtres, de tours, au-dessus de cette immense ville qui a tant besoin que les grâces de Dieu descendent sur elle, Mgr. Rotelli donna la bénédiction du Très-Saint-Sacrement.

3. Il faut noter encore la consécration au Sacré-Cœur. Des milliers d'exemplaires de cette consécration avaient été distribués aux fidèles. Quel moment solennel quand Mg. Richard, du haut de la chaire, lut cette formule, et que de temps à autre la voix de la foule, comme le bruit d'une avalanche, jetait ce cri vers le ciel : Pardon, Seigneur, pardon ! C'était attendrissant, et on a surpris des larmes dans bien des yeux.

AMENDE HONORABLE

ET CONSÉCRATION DE LA FRANCE

AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

O Jésus, vivant et régnant dans le Très-Saint Sacrement de l'Eucharistie, nous voici prosternés à vos pieds pour adorer votre divine majesté et vous rendre les hommages qui vous sont dus par les créatures de vos mains.

Nous confessons que vous êtes la voie, la vérité et la vie ; la voie que nous voulons suivre, la vérité que nous voulons voir, et la vie de la grâce en ce monde, la vie de la gloire dans le ciel. En nous prosternant devant vous, nous vous disons comme votre aïeule, avec toute notre foi et tout notre amour, : Non, Seigneur, nous ne nous séparerons jamais de vous, et à qui irions-nous ? C'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle.

O Jésus, votre charité surpasse toutes nos pensées, tous nos désirs. Vous qui avez voulu nous ouvrir votre Cœur sacré ; par un trait admirable de votre amour, vous l'avez proposé à nos adorations dans ces derniers siècles, afin de nous révéler davantage encore la charité qui vous a fait endurer toutes les souffrances de votre sainte Passion et instituer l'adorable sacrement de nos autels.

Mais, ô Jésus, il y a des multitudes d'hommes qui ne vous connaissent pas, qui vous oublient, et qui vous blasphèment

Ces hommes sont nos frères. Nous venons humblement vous demander pardon pour eux et pour nous.

O Jésus, roi et maître des nations, vous qui nourrissez les âmes du pain de vie descendu du ciel, nous vous adorons avec les anges et les saints ; nous demandons que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté s'accomplisse sur la terre comme au ciel.

Pardon, ô Seigneur Jésus, pour l'orgueil impie qui voudrait effacer le nom de Dieu, votre Père et votre nom béni de la face de la terre ; qui voudrait en faire disparaître votre croix, le signe sacré de notre rédemption.—*Le peuple répond* : Pardon, ô Seigneur Jésus.

Pardon pour la profanation du saint jour du dimanche que vous avez réservé à votre gloire et donné aux hommes pour qu'ils puissent jouir de leur liberté d'enfants de Dieu et, durant leur vie terrestre, se préparer au bonheur éternel.—*Le peuple répond* : Pardon, ô Seigneur Jésus.

Pardon pour ceux qui, méconnaissant les desseins de votre Providence pour le salut des sociétés humaines, voudraient détruire ou lier la puissance que vous avez donnée au successeur de Pierre en l'établissant le vicaire de votre autorité et de votre charité sur la terre.—*Le peuple répond* : Pardon, ô Seigneur Jésus.

Pardon pour nous-mêmes, ô Jésus, qui avons connu votre amour et qui ne nous avons point assez aimé. Vous avez demandé qu'une solennelle réparation fût offerte à votre Cœur adorable pour tous les outrages commis envers la majesté divine, et particulièrement envers le sacrement des autels.—*Le peuple répond* : Pardon, ô Seigneur Jésus.

Cœur sacré de Jésus, nous voici devant vous pour obéir à votre appel et vous faire amende honorable au nom de la France.—*Le peuple répond* : Au nom de la France, pardon, ô Seigneur Jésus.

Par une admirable et miséricordieuse disposition vous avez placé dans la capitale de notre patrie et sur la terre arrosée du sang de nos martyrs l'église du Vœu national élevée à votre gloire. Vous avez appelé la France pénitente et dévouée à votre royal service.

Nous voici devant vous, pour reconnaître votre souverain domaine sur nous, sur nos familles, sur notre patrie, et nous consacrer entièrement à vous.—*Le peuple répond* : A vous, ô Seigneur Jésus.

Nous vous consacrons tout ce que nous sommes et tout ce que nous possédons : toutes les puissances de notre âme et toutes les forces de notre corps sont à vous.—*Le peuple répond* : A vous ô Seigneur Jésus.

Nous vous consacrons nos familles ; pour que vous y régniez par l'observation fidèle de vos commandements et des préceptes de votre Église : elles sont à vous.—*Le peuple répond* : A vous ô Seigneur Jésus.

Nous voulons travailler à établir votre règne dans la société en respectant toujours vos saintes lois et en usant de l'influence que nous pouvons avoir pour les faire respecter et y conformer nos lois et nos institutions nationales.—*Le peuple répond* : Que la France soit à vous, ô Seigneur Jésus.

Ouvrez, Cœur sacré de Jésus, ouvrez-nous les trésors de votre charité infinie. Le sang qui a coulé de votre blessure a racheté le monde : qu'une goutte de ce sang divin, par sa toute-puissance expiatrice, rachète encore une fois cette France que vous avez aimée et qui, revenant de ses longues erreurs veut rentrer dans sa vocation chrétienne. Oubliez nos iniquités pour ne vous souvenir que des saintes œuvres de nos pères et laissez couler sur nous les flots de votre miséricorde.

Cœur adorable de notre Dieu, la nation française vous implore ; rendez-lui votre amour, bénissez-la, sauvez-la.—*Le peuple répond* : Bénissez-la, sauvez-la.

O Marie, reine de la France et Notre-Dame de Paris, daignez porter à votre divin Fils nos humbles supplications.—*Le peuple répond* : Amen, amen.—

Un temps magnifique a favorisé les fidèles et a été un vrai bienfait de la Providence, car bien des milliers de personnes ont passé la journée entière à Montmartre et la plus grande partie au grand air. La vue était magnifique et la basilique, bien qu'entourée extérieurement d'échafauds, brillait au soleil ; sa pierre blanche semble du marbre et ses silhouettes imposantes, quoique arrivées à peine à mi-hauteur, chantent un Hosanna glorieux.

La haine.—N. S. ne permit pas que ce jour de triomphe pour son divin Cœur fut troublé par l'enfer : il consentit cependant à laisser éclater la rage de Satan afin d'en mieux faire constater l'impuissance.

Le surlendemain, le Dimanche 7 Juin, une manifestation de 45 anarchistes, couronnes rouges en tête, essaya d'entrer à la basilique en vociférant ; la police la dispersa aussitôt. Les journaux impies jettèrent alors de grandes clameurs, et au Parlement, un député révolutionnaire interpella le gouvernement sur les assommades de Montmartre. Le Ministre de l'intérieur, M. Constans, répondit que le désordre venait des anarchistes, lesquels loin d'avoir été maltraités, avaient au contraire essayé de violenter les catholiques : " Ce n'est pas de la part de ceux-ci que le désordre est à craindre," a-t-il ajouté. Merci, M. le Ministre, du témoignage donné aux catholiques français ; il a sa valeur. Mais alors pourquoi laissez vous toute liberté aux hommes du désordre, et vous montrez vous si avare de ce bien qui leur appartient, envers les hommes de l'ordre ?

—Ce n'est pas tout, certains députés farouches demandèrent le vol et la démolition de l'église du Sacré Cœur, mais ce projet de loi impie et inique fut repoussé par la presque totalité de la chambre. C'est un nouvel hommage, peut-être involontaire rendu par la France officielle au Cœur de Jésus.

ENTENDE QUI POURRA

Ne croyez pas, chers tertiaires, que je veuille vous proposer une énigme indéchiffrable ; quiconque a un peu d'intelligence me comprendra. Vous le savez, afin d'attirer l'attention de ses auditeurs, N. S. dit mainte fois ces mots : " ---Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ; que celui qui peut comprendre comprenne."

C'est dans le même sens que je vous parle. Je voudrais attirer votre attention sur certains faits qui me paraissent dignes d'être remarqués. Mais avant de vous les indiquer laissez moi vous citer quelques pages de l'histoire de votre pays. Je les emprunte à la "*vie de Melle. Mange et histoire de l'Hôtel Dieu de Montréal*" écrite par un des Messieurs de S. Sulpice.

Vous vous rappelez que le feu prit une deuxième fois, en 1721, à l'Hôtel Dieu, et gagna toute la ville basse de Montréal, quelqu'effort qu'on fit pour l'arrêter. Voici maintenant la réflexion de l'auteur au sujet de cet incendie.

" Il parut manifestement que ce désastre inopiné, arrivé le jour d'une fête si solennelle (fête du T.-S. Sacrement) était un effet de la justice de Dieu, qui voulait punir les péchés de son peuple. Villemarie n'était plus alors malheureusement ce qu'elle avait été autrefois. Depuis l'arrivée des troupes du roi, et surtout depuis le renvoi de M. de Maisonneuve en France, on avait vu les vices prendre racine dans cette ville, où ils étaient inconnus auparavant. Les liqueurs fortes que la plupart des particuliers vendaient aux sauvages, contre les ordonnances du roi et celles de l'évêque, avaient donné lieu à une infinité de scandales, d'injustices et à des cruautés inouïes. Ceux qui conservaient la crainte de Dieu et qui avaient vu les temps heureux de cette colonie, étaient profondément affligés en considérant combien elle était déchue de l'innocence et de la ferveur primitives. Déjà avant l'incendie dont nous parlons, et vers l'année 1700, M. de Belmont, prêchant dans l'église de la paroisse, n'avait pu s'empêcher de déplorer publiquement tous ces scandales, et de faire craindre au peuple que Dieu ne le frappât par quelque grand coup de sa justice.

" Comment peut-il se faire, dit-il dans cette circonstance, que Villemarie se soit rendue indigne du nom qu'elle porte et du choix que Dieu avait fait d'elle pour être dans le Canada le centre de la foi et la source de la conversion des gentils ? Comment se fait-il que dans une si grande ville il n'y ait pas un seul homme qui prenne les intérêts de Dieu, qui s'oppose au torrent ? Tous sont devenus inutiles, il n'est personne qui fasse

le bien. Voyant d'un côté les désordres de l'ivrognerie dans Villemarie, et de l'autre son nom et sa vocation, notre étonnement devrait être accompagné de larmes de sang..... Est-ce là cette ville privilégiée, cette colonie sainte, ce peuple destiné à faire des conquêtes à Jésus-Christ, cette race choisie, cette cité sacerdotale? Dieu vous a destinés, mes frères, pour être les coadjuteurs des apôtres. Il a voulu qu'il y eut une colonie d'hommes fervents qui pratiquassent si fidèlement l'Évangile, que leur vie fût pour tous les païens une preuve vivante de la beauté et de la facilité de la morale chrétienne. Pour vous exciter à remplir tous les devoirs et les obligations d'une vocation si élevée et si glorieuse, il a donné à notre ville le plus beau nom de tous les noms après le sien, celui de sa très-sainte Mère; c'est-à-dire, ville où commande Marie, assemblée des enfants de Marie. Qui eût pensé après cela qu'elle pût devenir le scandale de cette terre, une petite *Babylone, qui a abreuvé et enivré toutes les nations du vin de sa prostitution?* . . . Vous demandez quelle est la furie qui a allumé le feu de la guerre? C'est l'ivrognerie. *C'est elle qui a porté la stérilité à la terre, qui a infecté l'air, et attiré sur vous des maladies pestilentielles; c'est de là qu'est venue la tempête qui a submergé nos vaisseaux. Vous craignez avec justice le retour et même l'augmentation de la colère de Dieu sur nous. C'est ce qui l'attirera, puisque vous ne cessez pas de l'irriter: le sang de votre frère crie vengeance contre vous. Faudra-t-il que cette ville soit toujours en crainte de se voir enveloppée dans un incendie général et consumée par les flammes? Ollam succensam ego video.* (1)

“ Depuis le temps où M. de Belmont avait fait entendre ces menaces, le désordre n'avait cessé de s'accroître. Et il parut que l'embrasement *des deux tiers de la ville*, arrivé le jour de l'Octave de la Fête Dieu, en 1721, était une juste vengeance que Dieu voulait tirer des iniquités de son peuple: car il est à remarquer que le feu se porta sur la basse ville, où se faisait surtout ce détestable commerce, et qu'il consuma cent soixante maisons, parmi lesquelles étaient celles des plus riches marchands. Plusieurs d'entre eux ne purent rien emporter de chez eux, et se virent réduits à la dernière misère; et les effets que d'autres parvinrent à transporter dehors furent également consumés. Au milieu de l'agitation où la rigueur d'un fléau si effrayant avait mis toute la ville, M. de Belmont accourut au lieu de l'incendie. . . Considérant que tous les secours humains devenaient inutiles, et voyant le tabernacle de l'Hôtel-Dieu déposé sur la grève, il en retire le T.-S. Sacrement; et se rappelant qu'en 1695 les flammes avaient changé de direction à la présence de Notre-Seigneur, il s'avance vers l'endroit où l'embrasement paraît plus violent.

(1) Ces paroles de M. de Belmont sont à méditer; elles expliquent les malheurs du Canada à cette époque, malheurs dont on ne dit pas la vraie cause dans les histoires de ce pays; cette cause est ici manifestée et la conduite de Dieu sur le Canada au XVIIIe siècle est justifiée: Dieu prend la verge quand ses enfants se conduisent mal

Il était suivi d'une multitude de femmes et d'enfants : car tous les hommes s'efforçaient de couper le chemin aux flammes. Jamais peut-être on ne vit la justice de Dieu éclater d'une manière plus frappante que dans cette circonstance. Le vent qui soufflait alors venait du sud-est, et aurait dû porter naturellement le feu du côté opposé. Mais, par un prodige inexplicable, les flammes couraient avec une vitesse extraordinaire contre le vent : en sorte que la partie de la ville qui aurait dû être consumée ne souffrit presque aucun dommage. M. de Belmont, voyant donc avec douleur que la présence du T.-S. Sacrement, au lieu d'apaiser l'incendie, ne servait qu'à l'exciter d'avantage, adressa la parole au peuple : " Il est manifeste, dit-il, que Dieu veut punir cette ville, et que les péchés commis dans ce lieu soufflent le feu et attirent ces flammes du Ciel." Il s'étendit sur cette matière, montrant que la justice divine se déclarait contre les citoyens. . . (t. 2 p. 175-179).

Nous reviendrons encore sur ce sujet ; mais qu'on nous permette tout de suite de faire remarquer que le vice de l'ivrognerie, comme tout le monde s'en plaint, fait encore de grands ravages en Canada, qu'il va se développant, entraînant à sa suite une multitude de péchés et de maux. Et puisque nous vous devons la vérité tout entière, chers Canadiens, nous ajouterons qu'après ce vice il en est encore d'autres qui s'annoncent, et commencent à lever une tête audacieuse. Non seulement les mauvaises lectures se répandent, mais les images et gravures déshonnêtes osent s'afficher. Il n'est pas rare de trouver aux vitrines des commerçants de Montréal de grandes images, aux couleurs voyantes, des plus capables d'exciter les mauvaises passions et de provoquer le péché bestial.

Vous dire combien nous souffrons quand nos regards sont blessés par la vue de ces choses scandaleuses, n'est pas possible. Quoi ! dans la ville de la Vierge très-pure, des chrétiens, des enfants de cette même Vierge osent étaler sous les yeux de l'enfance, de la jeunesse, de tout le monde, des objets capables de faire tomber dans le péché mortel !... Dans Ville Marie, des chrétiens se font les ouvriers du diable et tendent publiquement des pièges aux âmes ! Ont-ils donc perdu la foi ? Ont-ils perdu la raison ? Car enfin, ils savent bien que la population si pleine de foi de Montréal ne permettra pas qu'on la croie assez pervertie pour supporter ce scandale public.....qu'en dites-vous ?

Mais quoi, vous gardez le silence ? Pas un ne proteste ? Tout le monde laisse faire ? Ne voyez vous pas qu'il s'agit de faire du mal, de pervertir une population chrétienne, de lui gâter le cœur pour lui arracher sa foi....Cela n'est-il

rien ? N'e faut il pas s'en occuper ? Que le démon agisse comme bon lui semblera ; qu'il pervertisse les âmes, il n'y a pas de mal ? ...

Votre silence vis-à-vis de ces turpitudes me fait trembler de peur en pensant à votre avenir !... Que ceux qui ont des oreilles entendent !

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. O.*

PAROISSE LATINE DE BETHLEEM.

Mœurs et Coutumes.---En Orient, on aime le merveilleux. C'est *très magnifique*, comme diraient nos plus forts en français et qui, comme moi, ne parlent pas bien cette langue un peu difficile. Déjà vous voyez, Mon Révérend Père, que bien souvent, n'est-ce pas, vous aurez à corriger des expressions incorrectes. D'un autre côté, nous connaissons les Canadiens, un peu par leurs pèlerins qui viennent ici, et beaucoup par tout ce que le Père Frédéric nous en a raconté : ils seront indulgents pour nous.

Certainement nos Bethléemites restent fiers de la visite des Rois Mages. Le Père J. dans sa longue description de l'Épiphanie ne dit rien de leur origine ni de leur mort. A-t-il eu peur, peut-être, du merveilleux. On comprend vite qu'il n'est pas né sous le beau soleil d'Orient. Les Orientaux ont leurs Légendes et ils sont fiers de les publier comme on les a déjà publiées dans de grands livres.

“ A l'Orient, dans une Région voisine de l'Océan, vivait une race d'hommes, descendus des premiers Patriarches. Ils possédaient un Livre dont l'origine remonte à Seth, et où il est écrit : *une étoile merveilleuse brillera pour annoncer la naissance d'un Sauveur, et les Fils de l'Orient lui porteront des présents.*---Ces hommes choisirent, parmi eux, douze *sages* chargés d'attendre l'apparition de l'astre., Etablis au pied d'un mont fameux, dit de la Victoire chaque année, après la moisson, trois d'entr'eux montaient au sommet et s'arrêtaient près d'une caverne mystérieuse, entourée d'arbres séculaires, et arrosée d'une source sacrée. Ils y faisaient diverses ablutions et adoraient Dieu en silence. La nuit même de Noël, dit St Jean Chrysostôme, trois veillaient et priaient : Gaspard, Melchior et Balthazar. Ils virent l'Étoile, d'une grandeur extraordinaire et qui

paraissait s'approcher d'eux : à mesure qu'elle avançait, ils virent distinctement au milieu de ses rayons, un Enfant d'une ravissante beauté, portant sur sa tête, dans une auréole de lumière, la forme d'une croix. En même temps, ils entendirent une voix qui disait : allez au pays de Juda : là vous trouverez le Roi qui vous a été promis et qui vient de naître. (1)

Ils vivaient encore, lorsque l'apôtre St. Thomas vint dans leur pays : cet apôtre les instruisit, les baptisa, leur donna la confirmation, les fit prêtres et les consacra évêques. Ils moururent martyrs. (2).

Le martyrologe de Cologne rapporte autrement leur mort. Etant déjà prêtres et évêques, et après de nombreux travaux évangéliques, ils se montrèrent tous trois, l'an 54 de Notre-Seigneur (3) dans la ville de Servan, où ils célébrèrent les Fêtes de Noël. C'était pour y mourir. Melchior décéda le premier jour de Janvier, âgé de cent seize ans.---Balthazar mourut le six du même mois, à l'âge de cent douze ans.---Gaspard, à son tour, les suivit dans la tombe ; le corps de Melchior se déplaça de lui-même pour lui donner la droite. Et tous les deux cédèrent la place du milieu, à Gaspard, le jour de sa sépulture.

Melchior au front chauve, la barbe longue et les cheveux flottants, au divin Enfant de la crèche offrit *l'or*. Balthazar au teint bronzé et le visage tout barbu, la *myrrhe*. Gaspard, imberbe et à la figure rubiconde, *l'encens*. Maintenant je reviens à nos chers Bethléemites.

10 *Fréquentation des Sacrements et autres pratiques de piété.*

Un des grands moyens employés par nous, pour conserver parmi nos Latins, la Foi qu'ils ont reçu de leurs ancêtres, pour les faire avancer rapidement dans le chemin de la perfection chrétienne et pour ouvrir plus efficacement la voie à la conversion des schismatiques et des infidèles qui nous cernent de toutes parts, Grecs, Arméniens, Cophtes, Syriens, Abyssins, Juifs et Musulmans, c'est la fréquentation des Sacrements. Est-ce que la parole du prêtre ne doit pas être plus efficace ici, où se sont accomplis nos grands mystères, pour persuader aux âmes chrétiennes que le Sacrement de Pénitence, qui fait tant peur aux mauvais catholiques, est un grand don de Dieu, puisque ce Sacrement réconcilie la créature avec son Créateur et lui procure tout d'abord la paix, la tranquillité d'une bonne conscience, ce qui, bien compris, vaut plus que tous les trésors du monde.

Et le Sacrement adorable donc de l'Eucharistie ! Oh ! puissent-ils toujours comprendre de mieux en mieux que notre bon Jésus, en instituant ce Sacrement ici au milieu d'eux, n'a pas voulu qu'ils l'adorent de loin dans nos tabernacles, mais qu'ils s'appro-

(1) Darras Lég. de N. D. (2) Boll. (3) ibid.

chent de Lui et Le reçoivent souvent dans leur propre cœur. Puissent-ils continuer à jouir des avantages qu'une bonne conscience apporte toujours à l'âme d'un chrétien, qui nourri de cet aliment divin possède une force irrésistible pour lutter contre toutes les difficultés de la vie.

L'Esprit Saint qui a parlé clair au Concile de Trente n'a-t-il pas dit à l'univers entier : Notre Seigneur Jésus-Christ avant de quitter le monde pour retourner à Dieu son Père a institué ce Sacrement, dans lequel il a comme épanché toutes les richesses de son amour divin pour les hommes : il en a fait le résumé de toutes ses merveilles. Et il veut que les hommes le reçoivent comme l'aliment spirituel de leur âme, qui les alimente, les fortifie, les fait vivre de la propre vie de Celui qui a dit : Celui qui mangera ce pain, vivra de ma propre vie. L'Eucharistie est l'antidote, le préservatif contre les fautes mortelles et fait disparaître les imperfections de chaque jour, efface les fautes vénielles. C'est le gage divin de notre gloire future et de notre éternelle félicité. En attendant ce bonheur ineffable, l'Eucharistie, sur la terre, reste le symbole de l'union de cette société admirable dont Jésus-Christ est le chef et dont nous sommes tous membres, unis à ce chef adorable par le triple et indissoluble lien de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, afin que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une âme, et qu'il n'y ait jamais de discussion, de division, de schisme parmi nous.

Or nos chers Bethléemites, et j'en bénis le Père des Lumières qui met cette clarté dans leur âme, et le Dieu de toute consolation qui les encourage, nos bons Bethléemites comprennent ces grandes choses. Les hommes presque à l'unanimité s'approchent de la sainte table, à toutes les grandes Fêtes de l'Eglise, sans compter ceux qui font la communion plus fréquente. Quant aux femmes, qui sont libres, elles font toutes *régulièrement* la communion tous les quinze jours, ou, si elles y manquent, elles ne dépassent pas les quatre semaines. On comprend bien vite, avec une telle population, comment la loi de Dieu est observée, et comment marche la paroisse. Pour la sainte messe, ils ne se contentent pas d'y assister le Dimanche seulement : ils y assistent, en masse, à toutes les anciennes Fêtes qui ne sont plus d'obligation, et un grand nombre ont le bonheur d'y assister tous les jours.

à suivre

FR. X. MISSIONN. DE T.-S.

O cœur transpercé de mon Jésus ! ô porte que votre ardent amour a ouverte, bien mieux que la lance du soldat ! ô doux, ô gracieux, ô aimable, ô bon Jésus ! étouffez, consommez, anéantissez dans votre cœur rempli d'amour tous mes péchés ; car c'est en ce cœur que mon âme met son espérance et sa confiance.

VEN. JEANNE DE LA CROIX

AVIS CONCERNANT LA PROFESSION DANS LE TIERS-ORDRE.

Comme il est arrivé qu'un grand nombre de personnes fissent ensemble leur profession dans le T.-O., on s'est contenté, quelquefois, pour abrégé la cérémonie qui deviendrait fort longue, de faire réciter à haute voix la formule de profession par une seule personne.

Ceci n'est bon et canonique qu'autant que tous les autres membres qui font profession répètent à voix basse la formule prononcée par un seul à haute voix.

Il est mieux que tous ensemble prononcent à haute voix la formule de profession. De cette façon le temps a été gagné et il n'y a pas lieu de douter de la validité de la profession d'aucun des profès.

Dans le cas où quelque Tertiaire n'aurait fait profession qu'en écoutant la formule prononcée, et sans la répéter au moins à voix basse, il devra, pour valider sa profession, renouveler celle-ci dans un des jours fixés par la règle, c'est-à-dire, ou le 16 avril ou le 29 novembre.

AVIS CONCERNANT LE CORDON DE S. FRANÇOIS.

Nous avons consulté Rome sur la matière valide pour le cordon de S. François, et nous avons demandé si ce cordon peut être en n'importe quelle matière, par exemple en *coton* ?

On nous répond : " Oui, mais il faut recommander l'usage du cordon en chamvre ou en laine. "



NECROLOGIE.

M. Arthur Vincelette (fr. S. Antoine) Melle. Caroline Bryère ; Melle. Cardinal ; Melle. Louise Gervais ; Mme. Louise Gervais ; Mme. Joseph Lacouline ; Mme. Ch. Lavigne..

N'oubliez pas dans vos prières ces défunts, non plus qu'un grand nombre de personnes qui sollicitent des grâces particulières.
